

Publications de la Société d'éducation mutuelle des femmes.

L'OPINION DES FEMMES

« La pierre que ceux qui bâtaient avaient rejetée, a été placée à la tête de l'angle. » (Ps. cxvii, v. 22.)

BUREAU

4, rue de Miroménil. (Affranchir.)

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ POUR TOUS ET POUR TOUTES.

SOMMAIRE.

Qu'est-ce que l'opinion des femmes? — Le socialisme. — Projet d'association entre les amis de l'ordre. — Les Malthusiennes. — La Constitution. — Guerre aux socialistes! — De la vérité. — Société d'éducation. — Cours de M. Hennequin. — Faits divers.

PARIS, 20 AOUT.

Qu'est-ce que l'opinion des femmes?

C'est le jugement qu'une moitié de l'humanité a le droit de porter sur les lois qui lui sont imposées par l'autre moitié.

L'opinion des femmes a été jusqu'à présent comptée pour bien peu, si même elle a été comptée pour quelque chose; on se persuade qu'elles ne peuvent avoir une opinion raisonnée dans toutes les questions religieuses, politiques et sociales. Quelques-uns vont même jusqu'à affirmer qu'elles n'en doivent pas avoir.

Ce préjugé naît sans doute de l'éducation frivole et superficielle qu'elles reçoivent généralement. Mais si le développement de leurs plus nobles facultés est comprimé, si elles sont privées de la facilité d'acquiescer par des études sérieuses les connaissances nécessaires pour mûrir leur jugement, au moins, elles possèdent la logique du cœur qui est presque toujours la meilleure.

Beaucoup d'entre elles, il est vrai, ne discuteraient pas sur le libre arbitre et sur la grâce, sur la matière et sur l'esprit; elles n'oseraient peut-être essayer de définir la substance divine, mais elles sentent instinctivement que Dieu est tout amour; elles ne discutent pas, mais elles pratiquent la charité et le dévouement jusqu'à l'abnégation, en cela elles manifestent leur opinion par des actes qui sont d'un haut enseignement pour les docteurs eux-mêmes, et si leur charité n'est pas toujours de la fraternité, si leur sentiment religieux n'est pas toujours éclairé, ce n'est pas elles qu'il faut en accuser.

En politique, l'opinion des femmes quelles que soient leurs tendances républicaines ou aristocratiques, peut encore se résumer en une pensée d'amour et de paix; soit que le sentiment des misères du peuple leur fasse comprendre que la république peut seule amener le règne de la justice pour tous, soit que l'effroi que leur inspirent la fermentation des passions politiques et les discordes civiles les portent à désirer des institutions, qui leur semblent offrir plus de garanties pour l'ordre, elles s'accordent toutes à vouloir que la politique de la paix et du travail vienne remplacer cette politique égoïste et cruelle, qui excite les hommes à s'entre-détruire!... Où les hommes ne voient que la lutte et n'éprouvent que la haine, les femmes voient les souffrances que produit la lutte et ressentent la pitié.

Elles comprennent toutes que la politique de l'avenir doit être désormais basée sur ce grand principe de fraternité que l'on a proclamé bien haut, et qui cependant, ne sera jamais mis en pratique tant que les femmes n'auront pas le rang qui leur appartient dans la société.

Dans toutes les théories sociales, ce que les femmes ont le mieux compris, c'est le principe de l'association.

Elles travaillent à former des réunions et à s'associer pour conjurer les orages, qui menacent tous ceux qui leur sont chers, et bientôt elles n'auront qu'une même opinion parce qu'elles ont un même intérêt.

C'est d'établir sur la terre le règne de la paix et de l'harmonie. La diversité des intérêts fait seule naître la diversité des opinions; ramener tous les hommes vers un même but, l'intérêt général, c'est le seul moyen de concilier tous les intérêts en lutte et de faire naître dans les cœurs des sentiments de bienveillance mutuelle; l'on atteindra ce but lorsque l'opinion des femmes aura l'influence qui lui est due et viendra comme un rayon de lumière et d'amour vivifier l'intelligence de l'homme.

Le socialisme.

C'est le Protée moderne. — C'est l'hydre aux têtes innombrables. — Vous courez sus aux communistes! — Le socialisme se relève derrière vous sous une autre forme. — Le socialisme, c'est le creuset où viennent tomber fatalement un à un tous ceux que la misère atteint! — Le socialisme, c'était il y a quelques années la réunion de plusieurs systèmes, c'est aujourd'hui une armée militante, pacifique dans son esprit, mais marchant avec la force aveugle des légions providentielles, qui de tout temps ont entraînés les peuples vers leurs destinées nouvelles!

Desirée GAY.

Projet d'association entre tous les propriétaires et tous ceux qui sont intéressés au maintien de l'ordre.

Il existe une classe nombreuse de mécontents qui se liguient entre eux, forment des sociétés secrètes et s'occupent sans cesse à chercher les moyens de renverser tous les gouvernements établis; ils attaquent de tous côtés l'édifice social qu'ils s'efforcent de démolir; ils en sapent tous les fondements, soit ouvertement soit d'une manière occulte. La misère et la faim leur donnent de nombreux prosélytes, et, de temps en temps, ils courent aux armes, s'élancent sur la place publique et répandent autour d'eux la terreur et la mort, le désordre et l'effroi. Le paisible bourgeois quitte à regret sa famille éplorée, prend son fusil et descend dans la rue pour défendre l'ordre et la propriété.

Ces luttes sanglantes se renouvellent souvent et laissent après elles, dans tous les cœurs, des haines menaçantes qui préparent de nouvelles discordes civiles: pendant et longtemps après ces crises funestes, les relations commerciales suspendues, le crédit ébranlé ne se ranime que lentement; la misère publique inspire des craintes sans cesse renaissantes; la société ressemble à un malade qui est fréquemment agité de violents accès d'une fièvre convulsive. Chacun jette un regard empreint de tristesse et d'inquiétude sur ses enfants, incertain de l'avenir qui les attend, et nul ne jouit avec sécurité de ce qu'il possède. Il est temps enfin que tous ceux qui sont intéressés au maintien de l'ordre s'unissent entre eux pour aviser au moyen de contenir les mécontents, de contreminer leurs plans d'attaque et de les empêcher de se recruter dans la partie la moins aisée de la population: on prétend qu'ils veulent détruire la famille et la propriété; on dit même qu'ils nient Dieu. Il faut, pour les combattre avec succès, resserrer les liens de la famille, aider tous les travailleurs à se procurer la possession de ce qui peut les rendre heureux, et veiller avec tant de sollicitude sur le sort de tous les êtres souffrants, que nul ne puisse douter de la Providence.

Mais la famille est une fiction pour le travailleur qui est séparé de sa femme et de ses enfants toute la journée, pour la pauvre mère qui est obligée, afin d'aider son mari à élever ses enfants, de les mettre en nourrice, puis dans les salles d'asile, à l'école ou en apprentissage, heureux encore quand les membres disséminés de la famille de l'ouvrier se réunissent le soir,

pour prendre en commun un chétif repas; accablés de fatigue, ils n'aspirent qu'au repos, et souvent ne se parlent que pour se plaindre de leurs misères. S'ils ont un père ou une mère âgés ou infirmes, ils sont le plus souvent contraints, par la nécessité, de s'en séparer et de les placer dans les hospices.

Pour les prolétaires, la famille n'est pas une source de joies, mais de souffrances, de privations et d'inquiétudes.

Ils ne peuvent être intéressés au maintien de la propriété, car le plus grand nombre ne possède pas même les objets de première nécessité.

On dit avec raison que les cordonniers ne sont pas les mieux chaussés, et, en effet, tous les travailleurs des deux sexes, qui confectionnent les vêtements et les meubles, en manquent eux-mêmes. La fréquente suspension des travaux et la modicité des salaires ne leur permettent pas de se les procurer, et cela est d'autant plus regrettable que le vêtement et l'ameublement exercent une puissante influence sur les habitudes et les relations de tous les membres de la société, quel que soit le rang où ils sont placés.

La possession de ce qui fait le confortable de la vie adoucirait les mœurs des prolétaires et les placeraient dans les rangs des défenseurs de l'ordre et de la propriété.

Enfin si les producteurs deviennent eux-mêmes consommateurs, la consommation augmenterait dans une immense proportion, et le grand problème de l'organisation du travail serait bien près d'être résolu. Il suffirait peut-être, pour arriver à ce résultat, de créer le crédit pour les travailleurs. Il faudrait que tous les propriétaires, tous les chefs de famille se réunissent dans une salle de la mairie de leur arrondissement, et forment une association qui aurait pour but d'organiser des associations d'ouvriers et d'ouvrières selon chaque profession.

Ces associations, patronnées par tous les propriétaires de l'arrondissement, achèteraient tous les instruments de travail et toutes les matières premières nécessaires à leur profession, sous la garantie des propriétaires, associés au moyen de billets qui auraient un cours légal comme les billets de commerce, et qui seraient acquittés sur le produit de la vente des objets confectionnés.

Tous les travailleurs auraient également la faculté d'acheter soit à leur association, soit aux autres associations, tous les objets qui leur seraient nécessaires; des restaurants exploités et dirigés par les diverses associations leur procureraient soit dans l'établissement, soit à domicile, une nourriture saine, abondante et variée, et ces dépenses seraient faites par les travailleurs au moyen de billets garantis par leur association.

Les propriétaires et les commerçants associés pourraient ainsi venir en aide aux travailleurs, sans faire la moindre avance de fonds, et même avec la presque certitude de voir s'augmenter le produit de leurs propriétés, puisqu'ils n'auraient plus à redouter les pertes auxquelles les expose la misère et l'isolement des travailleurs.

Ce lien puissant de solidarité qui unirait toutes les classes de la société, rétablirait immédiatement la confiance et donnerait un nouvel essor à l'industrie et au commerce.

Tous les travailleurs seraient intéressés à la conservation de la société, et l'on ne pourrait plus, sous aucun prétexte, les exciter à l'insurrection.

Les Malthusiennes.

Comme femmes et comme chrétiennes, nous nous associons de tout notre cœur aux opinions émises par M. Proudhon, contre le système de Malthus; nous n'avons pas vu sans peine il y a plusieurs années, miss Martineau et plusieurs femmes intelligentes de l'Angleterre, se déclarer partisans d'une doctrine, que les esprits simples et honnêtes repoussent comme immorale et anti-religieuse.

D. GAY.

La Constitution.

Dans quelques jours, l'Assemblée nationale discutera le projet de constitution amendé par la commission. L'un des premiers articles de ce projet accordait à tous les citoyens le droit d'aller et de venir. Un fou rire a accueilli ces mots dans un club où l'on en faisait la lecture; il semblait à tous que ce fût comme si l'on eût dit: il est permis à l'homme de respirer. Et cependant, quelques jours après, de nombreux factionnaires placés dans toutes les rues, interdisaient aux citoyens ce droit d'aller et de venir que l'on croyait incontestable. Aussi dit-on que la commission a prudemment retranché cette concession anarchique et mis beaucoup plus de circonspection dans la définition de la liberté.

On a surtout laissé dans le vague une question fort importante: celle de savoir si les femmes, en conséquence de nos principes de liberté, d'égalité et de fraternité, seront enfin comptées au rang des citoyens. On a décidé au ^{vi} siècle, dans le concile de Mâcon, à la majorité de trois voix, que les femmes ont une âme, et nous espérons qu'au ^{xix} siècle, il se trouverait au moins une majorité semblable dans l'Assemblée nationale pour admettre que les femmes font partie du peuple et qu'elles doivent participer à sa souveraineté. Mais le décret sur les clubs, en plaçant les femmes au rang des mineurs, semble indiquer l'intention de l'Assemblée. Attendons cependant la discussion sur le projet de constitution. Peut-être que mieux éclairée sur l'importance de cette question et sur les véritables intérêts de l'humanité, elle assurera la durée de son œuvre, en l'appuyant sur les principes que la révolution de février a proclamés.

De tous les projets de constitution qui ont été présentés à la commission, celui du citoyen Olinde Rodrigues est le seul qui accorde aux femmes l'égalité civile et politique et aux travailleurs la véritable garantie de leurs droits.

Une pensée éminemment religieuse et morale sert de base au plan général de cette constitution. Le premier article de la déclaration de principes est ainsi conçu:

« Le travail intellectuel et corporel est la condition fondamentale de l'existence morale et physique des individus, des sociétés, du genre humain. »

Cela est vrai, et c'est en honorant le travail et en plaçant le travailleur au rang qui lui appartient, que l'on parviendra à mettre en équilibre les sociétés qui sont ébranlées jusqu'à leurs bases, parce qu'elles sont gouvernées au rebours de leurs véritables intérêts.

Le citoyen Olinde Rodrigues est pénétré de cette vérité, que la cause du peuple est intimement liée à celle de la femme; le prolétariat ne peut être aboli qu'avec le servage de la femme. Tant que celle-ci sera considérée comme une chose, le peuple ne sera qu'un instrument, parce que l'exploitation de l'homme par l'homme est le résultat de l'exploitation de la femme par l'homme. Le citoyen Olinde Rodrigues a employé toute sa vie et toute sa fortune à défendre les intérêts des travailleurs. Il a eu le généreux courage de soutenir publiquement la cause des droits du peuple et de la femme. Nous sommes heureuses de lui en témoigner notre reconnaissance.

Guerre aux socialistes.

Ces novateurs malencontreux, imprudents, prétendent que la société doit être réformée. Ils croient qu'ils ont trouvé le moyen de remédier à toutes les misères dont ils s'imaginent que le peuple est accablé! Il y a une manière bien simple de les confondre, il faut que tous les amis de l'ordre s'unissent pour demander au gouvernement de donner à ces présomptueux réformateurs tout ce qui leur est nécessaire pour faire l'essai de leurs systèmes. Tous les honnêtes conservateurs qui les accusent et les combattent sans cesse avec tant de logique, ne doivent pas craindre que les socialistes puissent réussir à produire quelque bien. Il faut donc les mettre à l'œuvre, afin qu'ils soient couverts de confusion et qu'ils ne puissent plus égarer le peuple qui se laisse persuader si facilement que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

De la vérité.

Réforme sociale! fait que chacun, appelle ou nie... Réalisation d'un état de chose dont notre développement intellectuel fait comprendre le besoin. Organi-

tion, qui donnerait à notre nature comprimée un meilleur essor.

Loi de la marche ascendante du monde... Foi providentielle, qui ennoblit nos desirs en nous unissant à Dieu.

La réforme! comment arrivera-t-elle? Quelle sera la théorie, qui la rendra saisissable? la pratique, qui pourra l'établir? Tous l'ignorent? L'architecte politique destiné à la constituer n'est pas encore trouvé, et les matériaux encore épars, ne sont pas suffisamment préparés.

Les reconnaître, les réunir; voilà l'œuvre du moment actuel, œuvre transitoire, à laquelle hommes, femmes, enfants, riches et pauvres, gens simples et gens d'esprit, sont appelés à concourir; les uns par la pensée, les autres par l'action, tous par la vérité.

La vérité! but sacré sans lequel rien ne peut s'entreprendre. Vérité lumière qui seule peut éclairer le cloaque immonde de notre société arriérée, en faire reconnaître les turpitudes et les laideurs, les excès et les misères, et, leur opposer ce qui est le bien, le beau.

Femmes! vous que la société a condamnées aux mensonges, c'est à vous qu'il appartient de préparer cette voie de vérité. Que chacune de nous se relève de l'abaissement imposé pour avouer dignement et noblement nos besoins méconnus, nos instincts froissés, notre destinée et nos droits violés; notre parole est puissante, bannissons en le faux, que la vérité soit notre sacerdoce. Prêtres du mensonge, devenons tout-à-coup les apôtres de la vérité.

Mais cette vérité, étudions-la dans la nature grandiose; soyons pleines de foi en elle; ce qui est noble et grand, en toutes choses ne peut être coupable. Ce que Dieu a mis en nous, c'est la loi divine. Cherchons-la avec foi. Ce qui est funeste, c'est l'erreur. L'erreur, nous la laissons croître, car nous n'osons l'attaquer. Notre soumission, même tacite, est une complicité. Ne rougissons ni de notre position inférieure, ni des sentiments qu'elle nous inspire, ni des besoins qu'elle nous laisse, ni des ambitions qu'elle nous donne, ni du sentiment inné de notre valeur. Mais faisons rougir les hommes de leur égoïsme, en mettant en regard du vrai, le faux auquel ils nous condamnent, en face de l'esclavage qu'on nous impose, le principe de l'égalité qu'on proclame; devant notre asservissement social, notre robe de grande prêtresse de la famille, de la société. N'accusons personne, mais ne fléchissons pas devant la crainte du ridicule, de la sottise des jugements partiels. La vérité est une, elle est puissante, celui qui la nie aujourd'hui, la reconnaîtra bientôt, germant et grandissant en lui. La femme est le sèmeur de l'écriture: A chacun son œuvre. Elle inspire et l'homme agit; l'une est influence, l'autre est action. Prêchons la vérité avec finesse, avec grâce, enfin avec toutes les séductions que l'homme se plaît à nous reconnaître. On en rira peut-être d'abord, mais qu'importe! Notre but est dans l'avenir, et l'avenir sans la vérité ne saurait exister. Faisons une sainte ligue! Que l'amour de la vérité nous unisse et nous rassemble! Que partout où deux femmes se trouveront ensemble, ce mot, la vérité, soit une fraternité entre elles.

La vérité est grossière, quand elle divulgue seulement le vice sans le combattre et le châtier. La vérité est sainte, quand elle s'élève dans son innocence, comme une vierge magnifique; l'une est la laideur, l'autre est la beauté.

M...

Société d'éducation mutuelle des femmes.

Le but de la Société est de favoriser autant que possible les réunions de femmes, soit dans le but de former des associations industrielles, soit dans le but de nous éclairer sur les moyens de nous entraider pour l'accomplissement de nos devoirs et l'obtention de nos droits, soit enfin pour former des centres d'enseignement.

La Société d'éducation mutuelle des femmes souhaite d'être un lien entre les femmes de toute condition et entre les diverses sociétés déjà formées. Elle offrira aux professeurs la facilité de faire des cours et aux femmes ouvrières la possibilité de s'instruire gratuitement et de trouver en plus un aide, soit qu'elles veuillent obtenir des travaux, soit qu'elles veuillent s'associer entre elles ou former des sociétés de secours mutuels.

La Société d'éducation publiera aussi des journaux et des brochures. Elle a déjà fait paraître la première livraison du *Cours de droit social*, par Mme J. Deroin, et la *Politique des femmes*, journal rédigé par des ouvrières, dont deux numéros seulement ont sorti; interrompues par les malheureux événements de juin, les rédactrices ont dû annoncer dans le deuxième nu-

méro qu'elles suspendaient forcément leur publication, faute d'argent pour le cautionnement.

Toute sociétaire doit verser au moins 50c. par mois. Elle a droit à l'entrée gratuite aux cours de la Société.

Les cent premières adhérentes ont le titre de fondatrices.

La Société d'éducation mutuelle ouvrira prochainement un cours d'histoire générale, par Mme Jeanne Deroin, et un cours d'analogie botanique, par M. Deschenaux.

Les personnes qui voudraient assister à ces cours, sont priées de se faire inscrire, rue Miroménil, 4.

Elle publiera aussi prochainement les *Ouvrières parisiennes*, journal de modes et d'industrie, rédigé par les premières ouvrières. Ce journal paraîtra régulièrement deux fois par mois. Prix: 3 francs par an pour Paris; 6 francs pour les départements et l'étranger. Rue Miroménil, 4.

Cours de M. Hennequin.

Lundi 14 a eu lieu la première séance du cours de M. Hennequin.

Son éloquente improvisation a plusieurs fois excité les applaudissements de ses nombreux auditeurs.

Il a vivement insisté sur la nécessité de concilier l'ordre et la liberté dans l'industrie. Il a dépeint avec beaucoup de verve et de sentiment, les souffrances des travailleurs de toutes classes qui, voués fatalement à une seule profession, sont dans l'impuissance de développer intégralement toutes leurs facultés.

Beaucoup de femmes assistaient à cette séance. Nous invitons nos lectrices à venir en grand nombre témoigner par leur présence de leurs sympathies pour les hommes de cœur et d'intelligence qui les appellent à prendre part à ce haut enseignement de science sociale.

Ce cours a lieu les lundis et samedis, à 8 heures du soir, rue de Grenelle, 45.

FAITS DIVERS.

— Le deuxième numéro de *L'Opinion des femmes* paraîtra le 22 septembre; le format de cette feuille sera double, lorsque nous aurons trois cents souscripteurs à un abonnement d'une année. Aussitôt que la société sera constituée, nous enverrons à nos abonnés la première série de cette publication, qui paraîtra tous les mois. S'adresser pour les renseignements au bureau, rue de Miroménil, 4; on enverra un prospectus aux personnes qui en feront la demande.

— Une de nos collaboratrices a écrit dans la *Politique des femmes*, que nous avons publiée dernièrement un article sur les clubs, que nous recommandons à nos lecteurs.

— Nous recommandons à nos lecteurs la deuxième livraison du *Franco-Magasin*, rédigé par les FF. Decheveau-Duménil et Jules Lavoine. Cette livraison contient entre autres articles très remarquables, la suite d'un article de M. Jules Lavoine, sur l'organisation du travail, dont il a été fait mention avec éloge dans plusieurs journaux.

— Une société de femmes a fondé un atelier de couture, rue de Chabrol, 10, sous le nom d'*Union des travailleuses*. Les ouvrières sont associées pour le travail et la nourriture.

— Une autre société dite de *Bon Secours*, vient d'obtenir un local rue de Rivoli, 16; pour une association d'ouvrières couturières.

— La *Politique des femmes*, dans le numéro du mois d'août, que nous venons de publier, contient un projet d'association entre des ouvrières couturières et le tarif des dépenses que cela occasionnerait.

— On a trouvé dans le logement d'un insurgé qu'on suppose avoir été tué sur les barricades, un pauvre petit enfant de deux ans, mort d'inanition; de pareilles choses n'arriveraient point si les femmes s'associaient pour remplir les fonctions qui sont de leur ressort; et de malheureux enfants ne seraient point ainsi abandonnés.

— Rien n'est plus navrant que l'aspect des quartiers populeux de Paris, les pauvres femmes ont l'air morne et consterné, et les douleurs et les privations sont peintes sur leur visage pâle et amaigri.

JEANNE DEROIN.

Paris. — Imprimerie de LAGUEN, rue St-Hippolyte-St-Michel, 45.